

s'y rapporte à notre histoire serait lu et bien lu. *Les Anciens Canadiens*, *Jacques et Marie*, *l'Oublié*, les romans de Marmette, de Chauveau et de toute la pléiade lettrée, qui a survécu en enr'chissant notre trésor national, le *Pèlerinage au Pays d'Évangéline* de l'abbé Casgrain, les *Coups de Plume* de Lusignan, les études de Buies sur le Saguenay, etc., etc. ; toutes les exquises productions de Laure Conan, les vers de Crémazie, de Fréchette, de quelques autres — bien entendu, je ne veux faire, ici, de réclame à personne. — De tous ces écrits il monte un souffle de patriotisme et de foi. Ils sont sincères, ils sont cheval resques. Et puis, peut-être, ils inspireraient à la jeune lectrice la saine curiosité de tout ce qui s'est accompli de beau chez nous : elle voudrait approfondir l'étude de notre histoire, il lui prendrait une belle rage de *mémoires* et de *relations* authentiques ; elle s'aventurerait dans les sérieux chapitres de Garneau... Et un jour, bien avant d'avoir dévoré toutes nos pages d'héroïsme, elle se sentirait grandie, transformée, désormais très fière de notre langue, très affirmée dans nos traditions sacrées. Nos héros lui auraient communiqué leur force pour la vie simple et chrétienne, avec un reflet de leur beauté faite de vertu.

Je suis de ceux qui croient nécessaire, et chez nous aussi bien qu'ailleurs, à toute personne qui lit, de posséder sur ses rayons l'Évangile, les actes des apôtres, et un bon abrégé de l'histoire de l'Eglise. Et les classiques Français ? Eh bien mais, je ne les répudie pas, certes non ! Seulement je les voudrais en leur temps : lorsque l'intelligence bien éveillée, le cœur bien mis en place, et le goût déjà tout à fait ennobli, pourraient y entrer un peu comme chez eux, en retirer un vrai profit. Oui, les classiques des divers siècles offrent, la plupart, à la jeunesse, maints chefs-d'œuvre très purs.... Et, vraiment, je ne connais pas d'e ces vieilles demoiselles que M. Marcel Prévost accuse d'y vouloir remplacer le mot "amour" par "tambour" ! Toutefois il me paraît que certaines œuvres de maîtres peuvent apporter aux esprits délicats, de l'étonnement et du dégoût, et doivent leur être épargnées, ne fût-ce que pour

ne pas les détourner de la littérature française. On m'assure que Molière par exemple, dans *Tartufe*, et Flaubert dans *Mme Bovary*, ne se recommandent guère aux petits âmes de neige que M. Prévost appelle, si spirituellement, d'ailleurs "les petites oies blanches" ! Il sera donc important de faire exécuter un soigneux triage par quelqu'un qui ait lu, qui ait du goût.. et une conscience.

Une jeune fille aujourd'hui, surtout en Amérique, ne saurait être de son temps, si elle ne suivait attentivement quelques revues, et même les journaux. Sous ce rapport, comme sous bien d'autres, notre liberté est grande, ici... trop grande peut-être. Dans une famille où le père lit "tout ce qui se publie", souvent la fille aînée, ou même la cadette, partage ce plaisir avec lui.

Il croit se justifier d'une pareille libéralité par cette sentence fallacieuse : "Il n'y a pas de mauvais livres ; il n'y a que de mauvais lecteurs."

Mais s'il y a de mauvais lecteurs, il y a donc des livres qui ne leur sont pas bons, comme il y a certains aliments bons en eux-mêmes, et mauvais pour certains estomacs. — Qui donc est mauvais lecteur ? Tous les hommes — et même toutes les femmes, sont mauvais lecteurs par rapport à certains écrits. Vous, monsieur le libre-penseur, qui avez pourtant, croyez-vous, l'esprit large, vous feriez un piètre lecteur pour les *Fioretti* de St. François, ou les mystiques aspirations de Ste-Thérèse ! Mauvais lecteur, tout lecteur mal préparé, parce qu'il ne s'assimilera pas ce qu'il lit. — A plus forte raison, pour les ouvrages, profanes, — volumes, fascicules ou simples feuilles — pleins de scènes scabreuses ou de théories fausses, seront mauvais lecteurs les jeunes et naïfs esprits que leur jeunesse même, avec ses enthousiasmes, ses rêves, ses sensibilités, prédispose à *trop s'assimiler*, à ne pas assez raisonner.

Un papa de 28 ans me disait, devant un berceau qui le gonflait d'orgueil : "Quand ma fille aura atteint ses quinze ans, je lui laisserai tout lire." Et il ajoutait : "A quoi bon agir autrement ? Ça ne sert qu'à faire des naïvetés, qui ne connaissent pas la vie."

— Quel vilain père vous serez ! ai-je répondu.

C'est que, je l'avais remarqué précédemment, une enfant qui a *tout lu* est déjà vieille et sans charme ; comme elle n'a pas la retenue des personnes âgées, sa conversation, parfois, devient cynique. De plus, elle souffre, ayant de son âge le besoin généreux de croire et d'aimer, avec l'âpre scepticisme de ceux qui ont longtemps et mal vécu.

Cependant, l'intelligence féminine, aujourd'hui plus que jamais, a faim d'intellectualité. Eh bien, il existe assez de belles choses écrites, en éliminant toutes les dangereuses — pour soutenir et décupler sa vie.

Sans approuver l'extrême libéralité des papas dont j'ai parlé, je tiens à reconnaître que beaucoup de revues et de journaux sont des sources intarissables, et toujours fraîches, de faits, d'art, et de science à la portée de chacun. Il ne reste qu'à bien sagement consulter, encore, sur le choix à faire. Pour ma part, je n'ai jamais ouvert en vain des périodiques tels que le *Correspondant*, les *Annales politiques et littéraires*, ni même l'imposante *Revue des Deux Mondes*, pour sa chronique et certaines études accessibles. Quant aux romans-feuilletons, en général, je crois qu'il vaut mieux les fuir. Ma petite sœur, si j'en avais une, s'abonnerait à de gentilles choses telles que *Les Feuilles Nouvelles*, la *Mode Illustrée* pour l'article hebdomadaire, si sérieux de Mme Raymond. Et n'avons-nous pas notre *Journal de François*, notre *Revue Canadienne*, notre *Album Universel*, notre indispensable *Bulletin du Parler Français*... d'autres, peut-être, que j'oublie ou que j'ignore ?

Ne mentionnons pas de magazines américains. Ils ont bien leur utilité ; mais je le laisse à celles que tentent les langues étrangères, et qui, nécessairement, commencent par l'anglais... d'Amérique. On l'a souvent affirmé : "savoir plusieurs langues, c'est avoir plusieurs âmes." Et puis, c'est un moyen de mieux approfondir l'idiome maternel, par les recherches et la comparaison.

De Bonald a écrit :

— Il faut parcourir beaucoup de livres pour meubler sa mémoire ; mais